



CONTES CORÉENS

Translated by **SERGE PERSKY**

About The Digital Library of Korean Classics

The Digital Library of Korean Classics is a project undertaken by Literature Translation Institute of Korea (LTI Korea) to digitalize selected translated titles of Korean classics published in the late nineteenth to the early twenty-first century.

LTI Korea is an affiliate of the Ministry of Culture, Sports, and Tourism of the Republic of Korea that seeks to promote Korean literature and culture around the world.

This e-book was made by scanning and converting the original book using OCR software. We have made every effort to ensure the book is free of any errors or omissions, but if you discover any, please email us so that we can improve the quality of the book.

CONTENU

PRÉFACE

LE HUIT-FOIS MALHEUREUX

LE DEVIN

SIM-TCHEN

CONFUCIUS

L'ARTISTE

NI-MOUEI

KO ET KILI-SI

NEN-MOÏ

TCHAPOGUI

LA SCOLOPENDRE

L'ONCLE

NIAN ET TORI-SI

LES CHATS

VOLMAI

UN AMI INDIGNE

LE LANGAGE DES OISEAUX

LES ORPHELINS

LES DEUX PIERRES

LA FEMME DE L'ESCLAVE

LE SERMENT

PRÉFACE

La Corée, presque île montagneuse, que les Chinois appellent Kaoli, s'allonge entre la mer du Japon et la mer Jaune. Elle compte 7 millions d'habitants.

De vastes forêts de chênes, d'ormes, de châtaigniers, de conifères recouvrent plaines et hauteurs ; on y rencontre des tigres, des ours, des sangliers, des renards, des cerfs ; les reptiles abondent, et parmi eux, le terrible trigonocéphale. Les principales cultures sont le riz, le maïs, le millet, le cotonnier, le ginseng, plante médicinale. La presque île éprouve les rigueurs du froid et les rigueurs de la chaleur. Le sol, très fertile sur les côtes, renferme de la houille, de l'or, de précieux minerais, et cette richesse explique bien des convoitises.

Le royaume relevait de la Chine, depuis 1120 ; mais le roi, dont l'autorité était absolue, gardait son indépendance pour l'administration intérieure de ses Etats. Le pays est devenu colonie japonaise en 1910.

Les Coréens appartiennent à la famille mongole ; leur race et leur langage tiennent le milieu entre les Chinois et les Japonais. Bons marins, habiles pêcheurs, ils professent la religion bouddhique.

Des murailles crénelées entourent les villes ; les rues, même dans les villages, sont bordées de murs en pisé, en bambou, et derrière ces abris se cachent les habitations, lesquelles, le plus souvent, ne se composent que d'une seule pièce au toit de chaume.

Les Coréens sont fiers de leur belle chevelure, épaisse et longue ; ils y tiennent à tel point qu'ils ont soutenu, pour le droit de la porter, de désastreuses guerres contre le gouvernement de Pékin.

Leur costume se rapproche de celui des Chinois, mais il est blanc. Les Russes, leurs voisins aux confins de la Sibérie, appellent les Coréens *Cygnés blancs*, en

considération de leur timidité et de la couleur habituelle de leurs vêtements.

« Ce sont, pour la plupart, dit l'Américain Whiteley qui les a étudiés de près, ce sont des enfants merveilleux, non encore sortis de la période légendaire ».

Ces contes furent recueillis et publiés en russe et en chinois par un ingénieur bien connu, M. Garine, au cours de ses séjours prolongés en Corée.

Voici quelques lignes de son introduction :

« Vingt ou trente Coréens, aux mantelets de dame, aux chapeaux à larges bords, à coiffe haute et étroite, nous entouraient, assis à croupeton. Sur la prière de l'un de nous, le meilleur barde de l'assistance se mettait à conter, tandis que les autres fumaient leurs fines pipes et écoutaient avec attention.

« Mon ami, un Coréen nommé Kim, instituteur de profession, m'accompagnait, et nous notions les récits, rapidement, phrase par phrase, en nous efforçant de conserver leur saveur et leur simplicité.

« J'écoutais ces contes, tantôt le soir, après un dîner hospitalier, tantôt lorsque nous nous reposions sur une éminence, d'où nos regards pouvaient embrasser le vaste panorama des plaines et des montagnes, d'un délicat dessin automnal qui rappelle celui des vieux tapis persans.

« En gerbes de rayons violets et orangés, le jaune soleil d'Orient se couchait dans toute sa majesté. Après avoir étincelé de mille flammes, il s'éteignait et mourait dans les pâleurs crépusculaires. A ce moment-là, les êtres rassemblés autour de nous, et les paysages, semblaient participer d'une époque fabuleuse. »

Ces contes si joliment illustrés par l'artiste chinois M. Ju-Péon sont d'une originalité extrême. On ne pourrait les comparer à ceux de Charles Perrault. Les récits de notre admirable conteur français portent la marque obsédante du XVIIe siècle ; les fantastiques événements se déroulent sous Louis XIV, et il a fallu les subtils efforts de l'érudition moderne pour les sortir de cette atmosphère et dégager la pensée lointaine

dont ils émanent.

Ici, nous sommes en Corée, dans la Corée millénaire ; nous retrouvons sa morale, ses croyances, ses mœurs, son instinctif désir de justice. Le dieu du ciel, le grand Okonchanté, intervient fréquemment pour protéger les honnêtes gens. Son influence, même quand il n'est pas nommé, se devine partout ; elle se révèle par des incidents secondaires qui, dans le déroulement du drame, prennent une valeur, et contribuent à sauver le héros ou l'héroïne.

L'autorité paternelle est absolue, image de celle du Roi, mais si le père abuse de ses droits, il est châtié. Au-dessus des lois les plus respectées, trône la Loi Eternelle. Ce sentiment d'une justice supérieure se retrouve chez tous les peuples ; on connaît la pièce splendide de Sophocle où la pieuse Antigone se dévoue pour rendre à son frère Polynice les honneurs de la sépulture. Elle désobéit aux ordres du farouche Créon, qui veut que le cadavre soit abandonné, et elle ose dire au tyran que la loi divine est au-dessus des lois édictées par un Maître.

La morale et la sagesse universelles rayonnent en ces contes coréens ; assurément, l'obscurcissent parfois les croyances et les usages particuliers à ces peuples mongols.

Par leur fantaisie et leur imprévu, ils charmeront les enfants ; les hommes faits les liront avec intérêt ; quant aux savants, ils les considéreront comme des documents précieux, d'une antiquité prodigieuse ; ils étudieront le sens allégorique de certains incidents, parfois les moindres en apparence, de certains acteurs, bêtes ou gens, qui leur révéleront quelques-uns des sentiments de l'humanité primitive.

Serge PERSKY.

LE HUIT-FOIS MALHEUREUX

Un homme peut connaître huit sortes de bonheurs : posséder un tombeau assez vaste pour y ensevelir ses ancêtres, avoir une bonne épouse, vivre longuement, se voir père de nombreux enfants, récolter le grain en abondance, posséder de grandes richesses, être aimé de nombreux frères, être savant. Mais il est des hommes qui ne jouissent jamais d'aucun de ces bonheurs. On les appelle les Huit-fois malheureux, les *Pkhar-ke-bogui*.

Minoran-Doui était un de ceux-là. Sa famille même l'avait abandonné. Cependant il arriva que Minoran fit la rencontre, un jour, d'une fille jeune et jolie appelée Diou-Si ; il l'aima et il en fut aimé. Mais les Huit-fois malheureux ne peuvent se soustraire à leur sort, et Diou-Si paya cher sa rencontre avec Minoran : ses affaires périclitèrent, son bétail dépérit, ses champs refusèrent toute récolte.

Un matin, au réveil, Diou-Si ne trouva plus auprès d'elle son bien-aimé. Minoran lui annonçait, dans une lettre, qu'il avait décidé de la quitter, bien qu'il la chérît de toutes les forces de son âme, parce qu'il ne pouvait rien lui offrir, rien sinon le malheur.

Après avoir lu cette lettre, Diou-Si pleura amèrement, car elle aimait Minoran plus que tout au monde. Elle prit ses biens en haine, elle les distribua aux pauvres et s'en alla loin des lieux où elle avait vécu.

Elle pleurait en traversant la plaine, et songeait : « Si j'avais assez de pain pour en donner à tous les affamés, assez d'argent pour en distribuer à tous ceux qui sont dans le besoin, il n'y aurait plus de misère sur la terre. »

Et tandis qu'elle rêvait ainsi, elle vit soudain paraître devant elle un beau et robuste jeune homme couronné de fleurs et d'épis, monté sur un taureau. Il arrêta sa monture et

dit à Diou-Si :

« Aime-moi! sois ma femme!

— j'aime un Huit-fois malheureux, répondit Diou-Si. Je ne saurais aimer un autre que lui. Mais, si tu le veux, nous deviendrons frère et sœur. »

Et ils fraternisèrent, selon la coutume de leur pays. Ils se firent une légère blessure au doigt et, avec le sang qui en coulait, ils écrivirent chacun leur nom au bas de leur robe. Puis ils déchirèrent le morceau d'étoffe qui portait cette inscription et se l'offrirent l'un à l'autre. Quand ils l'eurent caché dans leur sein, ils se séparèrent.

Harassée de fatigue, Diou-Si entra dans un champ pour se reposer. Elle se coucha sur le sol et s'endormit. Un vieillard, dont le visage et les cheveux étaient blancs comme l'argent, lui apparut en rêve et lui dit : « Je suis le jeune homme monté sur un taureau que tu as rencontré et avec lequel tu as fraternisé. Je suis l'Esprit de la plaine. Je connais ton désir. Prends ce petit sac de riz. Quelle que soit la quantité de riz que tu en sortes, il ne se videra jamais. » Il dit et disparut. Et Diou-Si se réveilla.

Elle prit le petit sac déposé à son côté et poursuivit sa route.

Au bout de la plaine, s'élevait une montagne, elle commença à la gravir. Une épaisse forêt en couvrait le sommet, et, au milieu de cette forêt, se trouvait une hutte. Assis devant un foyer, un jeune et beau bûcheron surveillait un chaudron où bouillait de l'eau.

« Que mettras-tu dans cette eau? demanda Diou-Si, après avoir salué le jeune homme.

— Je ne puis rien y mettre répondit celui-ci, car je n'ai ni riz ni millet. »

Alors Diou-Si pénétra dans la cabane et sortit du sac un grain de riz qu'elle jeta dans la marmite.

Aussitôt, la marmite se remplit de riz ; Diou-Si et le bûcheron en mangèrent à satiété.

« Aime-moi, et nous serons mari et femme, lui dit son compagnon.

— Je ne puis pas t'aimer, répondit Diou-Si. J'aime mon mari, un Huit-fois malheureux ; mais, si tu veux, je serai ta sœur. »

Le bûcheron accepta l'offre et ils fraternisèrent.

Bientôt la nuit tomba et Diou-Si s'endormit profondément.

Le vieillard, au visage et aux cheveux blancs comme l'argent, et monté sur un taureau, lui apparut de nouveau en rêve.

Quand Diou-Si se réveilla, elle ne vit plus de hutte, elle ne vit plus de bûcheron, mais, auprès d'elle, elle vit plusieurs lingots d'or.

« Grâce à cet or, s'écria Diou-Si, je vais pouvoir bâtir en ce lieu une ville entière. De toutes parts viendront à moi ceux qui ont faim et, dans leur foule, je rencontrerai peut-être mon Huit-fois malheureux! »

Elle fit comme elle avait dit. Tous les pauvres, tous les affamés, tous les miséreux accoururent dans la ville qu'elle avait fondée. Son espoir fut réalisé. Un jour, elle vit arriver son mari, Minoran.

Quand elle l'aperçut, elle s'élança vers lui et lui reprocha tendrement de l'avoir abandonnée. Puis elle lui fit jurer qu'il ne la quitterait plus jamais. Minoran et Diou-Si vécurent des jours heureux, donnant à manger et à boire à tous ceux qui implorèrent leur pitié.

II

Or il arriva que Diou-Si un jour manqua de monnaie. Il fallait sans tarder se rendre à la ville voisine pour y changer de l'or. En lui remettant un lingot, Diou-Si pria son mari d'en détacher un très grand nombre de minimes parcelles qu'il échangerait contre de la monnaie de cuivre; afin, lui dit-elle, « que tu ne sois pas obligé de te rendre souvent à la ville et de me laisser seule. »

Le Huit-fois malheureux plaça l'or sur son âne et se mit en route. Il devait traverser en chemin un ruisseau d'ordinaire peu large et sans profondeur, mais qu'une pluie torrentielle venait de grossir démesurément. En le traversant, l'âne et la charge y tombèrent.

« Non! s'écria le Huit-fois malheureux dans un accès de désespoir. Je ne puis continuer à mener une existence aussi malchanceuse. J'ai déjà rendu ma femme trop malheureuse. Si je ne puis retrouver son or, je renonce à la vie. »

Il se jeta à l'eau, plongea et se noya. Longtemps, Diou-Si attendit Minoran ; enfin, anxieuse, perdant patience, elle se mit elle-même à sa recherche.

Quand elle atteignit le ruisseau, — redevenu mince filet d'eau, — elle aperçut sur le bord le lingot d'or et le cadavre de son mari. Rien ne put apaiser sa douleur. Elle pleura, pleura son Huit-fois malheureux et, avec lui, tous les Huit-fois malheureux de la terre.

Puis, ses forces la trahissant, elle s'assit et mourut en pleurant. On appela *ruisseau des pleurs* le ruisseau qu'alimentèrent ses larmes.

Un marchand qui se rendait en ville pour ses affaires se trompa de route et arriva juste à l'endroit où gisait la pauvre Diou-Si. Apercevant une femme, il descendit de cheval et passa à pied devant elle, en signe de respect, selon la coutume de son pays. Il remarqua que la femme était sans mouvement. Il s'approcha, puis, après s'être assuré qu'elle était morte, il creusa une fosse et l'enterra. Il retrouva bientôt le bon chemin, arriva sans encombre à la ville et termina toutes ses affaires à son avantage. Attribuant sa chance à la rencontre de la femme qu'il avait enfouie, il repassa devant la fosse de Diou-Si, à son retour, et dit une prière pour le repos de son âme. Rentré chez lui, il fit part à ses proches et à ses amis de la rencontre qu'il avait faite et de la réussite inespérée de ses affaires. D'autres marchands allèrent à leur tour rendre visite à la tombe de Diou-Si et prier pour elle en se rendant en ville pour leurs

affaires. Et ils eurent également de la chance. Des négociants d'autres localités, ayant appris ce prodige, les imitèrent et furent également favorisés.

Un jour, un pauvre hère arriva par hasard à la tombe de Diou-Si. Après avoir amèrement déploré sa misère, il s'endormit près du tombeau. Une belle jeune femme vêtue de blanc lui apparut en rêve, pleura avec lui, et murmura des mots consolateurs :

« Bois de l'eau de ce ruisseau : elle est pure, car elle a pour source des larmes versées sur les malheureux. Quand tu auras bu, ta propre infortune sera soulagée, et tu aimeras les malheureux comme les a aimés celle dont les pleurs ont formé ce ruisseau. »

Bien des infortunés vinrent à la tombe de Diou-Si, dont la réputation s'étendit au loin.

Conformément aux lois du pays, on plaça sur le tombeau un monument avec cette inscription : « A la femme bienfaisante. »

Sa célébrité grandira, grandira toujours, car celle qui dort dans ce tombeau aimait les deshérités et leur nombre, hélas! ne fait que s'accroître sur la terre.

LE DEVIN

Il y avait une fois deux camarades : Tori (la pierre) et Toutedbi (le crapaud). C'est ainsi qu'on les appelait dans leur enfance.

Toutedbi était issu d'une riche famille ; Tori était l'enfant de pauvres gens.

Toutedbi était intelligent, Tori peu actif et d'esprit lent.

Souvent Toutedbi taquinait Tori, mais il l'aimait néanmoins. Quand ils eurent tous deux terminé leurs études, Toutedbi dit à Tori :

« Qu'importe que tu sois d'humble origine! Je t'aiderai à faire ton chemin. »

Voici ce qu'il fit.

Un jour que son père était sorti pour faire des visites, Toutedbi lui cacha son sabre préféré.

Lorsque le père rentra et s'aperçut de la disparition de son sabre, il battit son entourage, mais Toutedbi lui dit :

« Ne sois pas chagriné, père. J'ai un camarade nommé Tori qui est doué d'une faculté de divination extraordinaire. »

Toutedbi se rendit chez Tori, il lui répéta ce qu'il venait de dire à son père, et lui indiqua l'endroit où le sabre était caché.

Le père de Toutedbi fit venir Tori et lui demanda :

« Peux-tu deviner où est mon sabre »?

Tori répondit :

« Oui! »

Et il désigna la cachette.

Le père de Toutedbi lui remit une forte somme d'argent et lui promit sa protection.

Peu de temps après, le sceau de l'empereur de Chine disparut et celui-ci écrivit au

roi de Corée pour lui demander de lui envoyer son devin, s'il en avait un.

Le père de Toutedbi parla de Tori à son souverain.

« Il faut d'abord le mettre à l'épreuve », dit le roi de Corée.

Lorsque Tori eut été amené devant lui, le monarque lui demanda en désignant un coffret fermé :

« Devine ce qu'il a là-dedans!

— Oh! Toutedbi! soupira Tori d'un ton de reproche.

— Tu dis juste. C'est bien un crapaud, répondit le roi. Et il montra aux personnes présentes le crapaud enfermé dans le coffret.

— Tu es l'homme qu'il nous faut », ajouta le souverain. Et il ordonna à Tori de se rendre auprès de l'empereur de Chine.

« Cette fois je suis perdu, pensa Tori en chemin. L'empereur de Chine me fera trancher la tête. Ah! Toutedbi! tu m'as rendu un singulier service »!

Arrivé non loin de Pékin^[1], Tori s'assit sous un arbre pour se reposer.

Sur une branche, un oiseau chanta : « Tchi-tchou! tchi-tchou! »

Et Tori se mit à répéter sans se lasser : « Tchi-tchou, tchi-tchou! »

Lorsqu'il fut en présence de l'empereur de Chine, il était tellement certain d'être mis à mort incontinent que, lorsqu'on lui demanda où se trouvait le sceau impérial, il se contenta de répondre :

« Tchi-tchou! tchi-tchou! »

Aussitôt un courtisan tomba à genoux et avoua qu'il avait en effet dérobé le sceau de l'empereur.

Le courtisan s'appelait Tchi-Tchou.

« Je reconnais, dit le souverain, que tu es un grand devin. Tu resteras à ma cour. »

Tori ne fut pas satisfait de cette décision, car il tremblait que son ignorance ne se manifestât un jour ou l'autre.

Aussi demanda-t-il à retourner chez lui auprès de sa femme et de ses parents.

L'empereur hésita un peu ; perdre un si grand devin!

Cependant il se résigna à le laisser partir après l'avoir royalement récompensé.

Les courtisans se moquèrent de Tori : que lui importait leur moquerie! Il revint au milieu des siens, et vécut longtemps sage, riche et honoré.

SIM-TCHEN

A une époque très lointaine, alors que les moines de Bouddha[2] aux larges chapeaux étaient encore des hôtes sacrés et pouvaient sortir de leurs couvents, vivaient dans le petit royaume de San-Nara un pauvre vieillard aveugle et sa femme.

Le vieillard s'appelait Sim-Poissa et sa femme Vansiton.

Ils n'avaient pas d'enfants, et c'était leur plus grand chagrin. Aussi leur joie fut-elle sans bornes lorsque naquit leur fille Sim-Tchen.

Mais huit jours après la naissance de l'enfant, Vansiton mourut et l'aveugle resta seul avec Sim-Tchen.

Il la portait dans ses bras, de maison en maison, et toutes les femmes qui avaient des nourrissons lui donnaient le sein.

De même que Sim-Tchen avait été nourrie un peu au hasard, de même elle grandit ; elle devint la plus belle fille que la terre eût jamais portée.

Tout le monde en parlait à son père, mais celui-ci répondait invariablement :

« Hélas! je suis aveugle et je ne puis la voir! »

Or, un jour, un moine qui passait devant sa hutte lui dit :

« Que donnerais-tu au grand Bouddha s'il te rendait la vue?

— Je lui donnerais trois cents sacs de riz!

— Où les prendrais-tu, pauvre aveugle? répliqua le moine.

— Je dis la vérité ; est-il personne au monde qui aurait l'audace de tromper Bouddha?

— Bien! dit le moine. Apporte le riz au couvent et aussitôt tu recouvreras la vue. »

Le moine parti, Sim-Poissa se demanda comment il avait pu promettre tant de riz et où il le prendrait.

Il eut beau réfléchir. Il ne trouva aucun moyen de tenir sa promesse. Alors, il devint triste et perdit l'appétit.

« Pourquoi ne manges-tu pas, père? lui demanda Sim-Tchen.

— Je ne veux pas te le dire », répondit l'aveugle.

Sim-Tchen se mit à pleurer :

« Je ne te soigne donc pas bien? Ne suis-je pas prête à sacrifier ma vie pour que tu retrouves ta gaieté? »

Alors Sim-Poissa lui avoua tout.

« Ne te tourmente pas, père! Mange! C'est Bouddha qui a inspiré tes paroles et c'est lui qui fera tout. »

Quelque temps après, arrivèrent des marchands qui se disposaient à traverser la mer, pour aller chercher des marchandises à Nan-San. Ils demandèrent à acheter une jeune fille dans le but de l'offrir en sacrifice à l'Océan, si l'Océan se courrouçait et menaçait de les engloutir.

« Achetez-moi pour trois cents sacs de riz », leur dit Sim-Tchen.

Les marchands réfléchirent, puis acceptèrent le marché.

Ils fixèrent leur départ au quatorzième jour de la troisième lune.

La veille de ce jour, Sim-Tchen s'assit au chevet de son père et se mit à pleurer silencieusement.

Une larme tomba sur le front de l'aveugle et l'éveilla.

« Pourquoi pleures-tu, ma fille? »

Sim-Tchen tressaillit :

« Ne me questionne pas, père!

— Je veux le savoir. Je suis ton père et tu dois tout me confier.

— Oh! père! ne m'interroge pas!

— Si tu n'honores pas tes parents, tu ne seras pas honorée toi-même.

— Je ne puis parler. Pardonne-moi, père! »

Le vieillard éclata en sanglots. Il avait deviné le secret de sa fille.

« Oh! ma fille! ma fille! qu'as-tu fait? Je ne veux pas de ce sacrifice! »

Il s'en alla trouver les marchands et leur dit :

« Je ne vous donnerai pas ma fille. Reprenez votre riz.

— Nous l'avons déjà envoyé au couvent, » répondirent-ils.

Alors le vieillard s'affaissa et se mit à crier en s'arrachant les cheveux de désespoir :

« Pourquoi me prend-on ma fille? A quoi bon me rendre mes yeux dans la vieillesse si ce n'est que pour pleurer? Elle est jeune et je suis vieux. »

Mais Sim-Tchen l'embrassa tendrement et lui dit :

« Ne parle pas ainsi, père! Souvent un vieil arbre porte des fleurs, alors qu'il n'en pousse pas sur les jeunes troncs. C'est la volonté des dieux. Je n'ai pas peur de la mort. »

Et Sim-Tchen s'en alla avec les marchands. Aux amis qui l'accompagnèrent, elle dit :

« Ne pleurez pas sur mon sort. Si vous m'aimez prenez soin de mon père et nourrissez-le comme je l'ai nourri moi-même. Ne pleurez pas, je ne crains pas la mort. Je suis heureuse de mourir pour mon père. »

Tous vinrent et entendirent ces paroles. Le prince de San-Nara, un vieillard encore plus grand que son père, lui dit :

« Tu es une fille admirable. Il faut que chacun fasse tout ce qui est en son pouvoir. Tu ne mourras pas. Tu vivras de génération en génération avec nos ancêtres et tu seras la première parmi les premières. »

Et, se tournant vers Sim-Poissa, il ajouta :

« Et tu es son père. Nous te respectons autant que nous la respectons! »

Thank You for previewing this eBook

You can read the full version of this eBook in different formats:

- HTML (Free /Available to everyone)
- PDF / TXT (Available to V.I.P. members. Free Standard members can access up to 5 PDF/TXT eBooks per month each month)
- Epub & Mobipocket (Exclusive to V.I.P. members)

To download this full book, simply select the format you desire below

